



Rachel Nadon

Université du Québec à Montréal

Paul Valéry et la politique de l'Esprit.
Fiducie, langage, littérature



Je suis impatient des choses vagues. C'est là une sorte de mal, une irritation particulière, qui se dirige enfin contre la vie, car la vie serait impossible sans à-peu-près¹.

Paul Valéry

Regards sur le monde actuel et autres essais

Posant un regard lucide sur les grandes mutations qui secouent son époque, Paul Valéry dissèque le monde *actuel* avec patience, relevant, non sans pessimisme, les accrocs de la modernité à la dignité de l'esprit. « Mais l'humanité n'en a jamais assez. Je ne sais, d'ailleurs, si elle sent qu'elle se modifie. Elle croit encore que l'homme est toujours le même. Nous le croyons!... c'est-à-dire que nous n'en savons rien²! », écrit-il dans « Notre destin et les lettres ». Cette critique

1. Paul Valéry, « Orientem versus » [1938], *Regards sur le monde actuel et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1988, p. 161.

2. Paul Valéry, « Notre destin et les lettres » [1937], *op. cit.*, p. 187.



de la crédulité et de l'inconscience humaine s'inscrit dans une réflexion bien plus vaste que mène le poète, au fil de ses écrits, sur la politique de l'Esprit. Né en 1871 et mort en 1945, grand ami d'André Gide, qui le sortira de son mythique silence littéraire, et de Stéphane Mallarmé, qu'il ne cessera jamais d'appeler « maître », Valéry est de ces poètes qui sont « mort[s] deux fois³ », vaincu à la fois par la maladie et par une critique qui en a fait la figure du grand Absent, de l'intellectuel désincarné au regard tourné vers l'Absolu. Or, si l'écrivain a rejeté toute forme d'intrusion dans les affaires de la cité au nom de la littérature, s'il a préféré, devant l'urgence, être architecte plutôt que pompier⁴, il n'en a pas moins réfléchi à la liberté et à la politique, tant dans ses essais, dans ses conférences que dans ses *Cahiers* : 29 tomes où se retrouve régulièrement une rubrique « HP », pour « Histoire-Politique ». Une lecture attentive de quelques textes « quasi politiques⁵ », tels que le « Bilan de l'intelligence » et « La Crise de l'Esprit », ainsi que du recueil *Regards sur le monde actuel et autres essais*⁶ permet de relever la cohérence épistémologique de sa conception de la littérature et du politique, cohérence qui n'exclut pas les paradoxes et les contradictions. Devant une œuvre aussi monumentale, il va de soi que cet article ne saura rendre compte, dans toutes ses nuances et dans toute sa complexité, de la pensée de Paul Valéry⁷ : de facture « classique » et

3. Benedetta Zaccarello, « Valéry, théoricien de la littérature selon Maurice Merleau-Ponty », Actes du colloque « Valéry et l'idée de littérature », *Fabula*, <http://www.fabula.org/colloques/document1422.php> (18 octobre 2012).

4. Nous faisons ici référence à la célèbre lettre qu'a écrite Valéry à Jean Guéhenno. Celui-ci lui reprochait de s'occuper des choses de l'esprit plutôt que d'être *en situation* dans le monde. « Mais il y a des hommes pour l'urgence; d'autres ont d'autres emplois, écrit Valéry. Il faut des pompiers et des architectes » (Paul Valéry, *Lettres à quelques-uns*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1997 [1952], p. 201).

5. C'est là le sous-titre que les éditions Gallimard ont donné à ses essais critiques sur le monde actuel. Le « quasi » est révélateur de la distance que souhaitait prendre Valéry vis-à-vis du politique : accoler essais et politique aurait en effet aboli la distance entre *écriture* et *politique*, créant ainsi un rapprochement inédit et contraire à ses propos.

6. Le recueil *Regards sur le monde actuel* a paru pour la première fois en 1931 chez Stock. Nous avons choisi de travailler sur l'édition revue et augmentée qu'a publiée Gallimard en 1945.

7. La lectrice ou le lecteur pourra consulter la synthèse critique qu'a effectuée Michel Jarrety dans le cadre de sa thèse intitulée *Valéry devant la littérature. Mesure de la*

influencée par une méthode proprement philosophique, elle échappe nettement à une saisie complète. Nous viserons plutôt à comprendre la dialectique qui s'établit, au cœur d'essais choisis, entre liberté et pouvoir. Tout en sachant que notre lecture possède ses limites vu le caractère restreint de notre corpus, nous croyons que l'image d'un poète distant se substitue, dans ses essais, à celle d'un écrivain qui *résiste* à l'époque pour préserver, au nom d'un idéal exigeant de liberté, une indépendance d'esprit non négociable. Afin de déterminer quelle serait une théorie valéryenne de l'engagement et si une telle chose est possible, nous nous attarderons d'abord au rapport que le sujet entretient avec le langage, pour ensuite interroger les représentations de l'histoire et de la politique que propose Valéry dans ses essais. Nous pourrions ainsi, à la lumière de ces réflexions, proposer quelques pistes quant à sa conception de la littérature, qui nous apparaît d'abord comme une « conquête méthodique⁸ », une recherche jamais achevée de la connaissance de soi et du réel.

En 1919, Paul Valéry fait paraître deux lettres dans le magazine londonien *The Athenaeum* sous le titre « The Spiritual Crisis⁹ ». Il dresse dans celles-ci un sombre bilan de la Première Guerre mondiale, moment où « tout ne s'est pas perdu, mais tout s'est senti périr¹⁰ »; où

limite (Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écrivains », 1991, 463 p.). Cet ouvrage est d'une grande intelligence et d'une grande justesse. Nous reconnaissons d'ailleurs une dette intellectuelle à son égard.

8. Nous faisons référence à l'article « La Conquête allemande » qu'a publié Paul Valéry en 1897 dans la revue londonienne *The New Review*. Cet essai a été renommé « Une Conquête méthodique » lors de sa réimpression par Edouard Champion en 1924, titre qu'a repris *La Nouvelle Revue française* en 1925. Dans « Souvenir actuel » [1931] (*Regards sur le monde actuel et autres essais, op. cit.*, p. 91-95), le poète évoque sa rencontre avec le poète William Henley, directeur de la publication, et les circonstances qui l'ont mené à accepter la rédaction de l'article.

9. Elles paraîtront la même année en français dans le numéro 71 de *La Nouvelle Revue française*.

10. Paul Valéry, « La Crise de l'Esprit » [1919], *Œuvres I*, éd. Jean Hytier, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1957, p. 989. Dans « Note (ou l'Européen) » [1924], Paul Valéry précise quelques idées avancées dans les deux lettres. « L'usure [de la guerre] a dévoré quelque chose de plus profond que les parties renouvelables de l'être. Vous savez quel trouble est celui de l'économie générale, de la politique

tout — l'esprit dans un premier temps — a vu ses fondements mêmes remis en question. Les essais et conférences qu'il publie ultérieurement prolongent ces réflexions pessimistes et inquiètes sur la condition de l'esprit dans le siècle. Plus particulièrement, ses *Regards sur le monde actuel* portent sur quatre grands thèmes : l'étude du régime de la modernité (règne de l'instabilité et du désordre), de l'histoire (fiction fallacieuse), de la politique (autorité illégitime) et de la spécificité française¹¹. « Impatient des choses vagues¹² », dénonçant la fatigue de l'idée nette, Paul Valéry estime que « l'esprit a transformé le monde et le monde le lui rend bien. Il a mené l'homme où il ne savait point aller¹³ ». Cette incertitude et cette inconscience de l'être fondent la critique qu'adresse le poète à la modernité et à ce qui la constitue essentiellement : une modification du rapport au temps, une baisse de la valeur de l'Esprit et un assujettissement croissant de l'homme aux systèmes fiduciaires. Les essais « La liberté de l'Esprit », « Notre destin et les lettres » ainsi que « Propos sur le progrès » sont éloquentes à cet égard. En incipit du premier, Valéry écrit que

c'est un signe des temps, et ce n'est pas un très bon signe, qu'il soit nécessaire aujourd'hui — et non seulement nécessaire, mais qu'il soit urgent, d'intéresser les esprits au sort de l'Esprit, c'est-à-dire à leur propre sort¹⁴.

En effet, l'individu, excité par une époque où « tous les songes qu'avait faits l'humanité et qui figurent dans nos fables de divers ordres [...] sont à présent sortis de l'impossible et de l'esprit¹⁵ », se détourne de l'exercice

des États, celui de la vie même des individus : la gêne, l'hésitation, l'appréhension universelles. *Mais parmi toutes ces choses blessées est l'Esprit. L'Esprit est en vérité cruellement atteint : il se plaint dans le cœur des hommes de l'esprit et se juge tristement. Il doute profondément de soi-même* » (*ibid.*, p. 1001).

11. Nous avons préféré, par souci de cohérence et de concision, ne pas traiter précisément de ce dernier point.

12. Paul Valéry, « Orientem versus » [1938], *Regards sur le monde actuel et autres essais*, *op. cit.*, p. 161.

13. Paul Valéry, « Notre destin et les lettres » [1937], *ibid.*, p. 185.

14. Paul Valéry, « La liberté de l'esprit » [1939], *ibid.*, p. 207.

15. Paul Valéry, « Propos sur le progrès » [1929], *ibid.*, p. 141.

de l'esprit, c'est-à-dire de « l'éducation réfléchie des réflexes¹⁶ ». C'est la fin du *temps libre*, ce temps où l'esprit se consacre à son propre développement par la fréquentation de l'art, de la philosophie, de la littérature. Ainsi les jours se divisent-ils maintenant à l'infini en compartiments qu'il s'agit de remplir d'occupations diverses. « Nous ne supportons plus la durée. Nous ne savons plus féconder l'ennui¹⁷ », déplore Valéry dans sa conférence intitulée *Le Bilan de l'intelligence*. Habitué au rythme effréné de la vie et à la saturation perpétuelle de ses sens, l'individu se détourne de la lenteur et de la tranquillité, qu'il a de plus en plus de difficulté à supporter. Le rapport au temps se modifie ainsi complètement : le règne de la nouveauté et de l'étonnement perpétuel rend le fait même de *prendre le temps* désuet; l'*utile* est ce qui demande le moins de temps possible.

Postulant que « nous nous trouvons engagés dès la naissance dans un drame politico-historique inextricable¹⁸ », Valéry fait de la recherche de la vérité, de ce qui se trouve derrière l'apparente réalité du drame commun de l'existence, une exigence première. L'individu apparaît en effet comme le participant involontaire, mais obligé, d'une *représentation* dont la genèse le dépasse et dont les conséquences l'atteignent pourtant. L'existence sociale de l'individu est ainsi régie par un *héritage* constitué de manières de faire, de dire, de comprendre et d'agir qui ont des fondements ni concrets ni logiques, mais des effets bien réels : les *conventions* permettent à une « réalité seconde », superficielle, de s'installer et de modifier la première (la vie de l'esprit).

Notre vie en tant qu'elle dépend de ce qui vient à l'esprit, qui semble venir de l'esprit, et s'imposer à elle après s'être imposée à lui, n'est-elle pas commandée par une quantité désordonnée de *conventions* dont la plupart sont implicites? Nous serions bien en peine de les exprimer et de les expliquer. La société, les langages, les lois, les mœurs, les

16. Paul Valéry, *Le Bilan de l'intelligence*, Paris, Éditions Allia, 2011 [1936], p. 60.

17. *Ibid.*, p. 8.

18. Paul Valéry, « Avant-propos » [1931], *Regards sur le monde actuel et autres essais*, *op. cit.*, p. 18.

arts, la politique, tout ce qui est fiduciaire dans le monde, tout effet inégal à sa cause exige des conventions, c'est-à-dire des *relais* — par le détour desquels une réalité seconde s'installe, se compose avec la réalité sensible et instantanée, la recouvre, la domine —, se déchire parfois pour laisser apparaître l'effrayante simplicité de la vie élémentaire¹⁹.

Ainsi il est possible, de l'extérieur, pour qui sait manipuler la *croissance*, « de modifier directement ce qui fut l'âme et fut l'esprit de l'homme²⁰ ». Se fondant sur la confiance qu'ont les sujets en leur légitimité, les « systèmes conventionnels » (ou fiduciaires) sont donc à la fois cause et effet de la réalité sociale. S'ils ont un effet sur le réel, c'est qu'ils promeuvent une vision de l'homme qui occulte celle qui proviendrait d'une réflexion authentique du sujet sur la réalité sensible; ils le font vivre dans l'illusion d'agir suivant son propre idéal de l'homme (avec ses désirs, ses manières d'être, d'agir) tout en lui imposant à ses dépens une manière d'exister²¹. L'esprit, dont l'indépendance doit être la première vertu, est donc en danger et en crise en régime de modernité : il est de plus en plus difficile pour l'individu de distinguer en lui-même ce qui est le produit des fiducies et ce qui découle de ses pensées authentiques²². L'accroissement et le renforcement des systèmes rendent donc progressivement les hommes moins libres et plus dépendants, d'une liberté toujours plus limitée par une *extériorité* en laquelle ils placent leur confiance; conséquemment, la *qualité* de leur sensibilité s'amointrit. C'est ce qui fait dire à Valéry que « l'homme moderne est

19. *Ibid.*, p. 18.

20. Paul Valéry, « Hypothèse » [1929], *Regards sur le monde actuel et autres essais*, *op. cit.*, p. 46.

21. Paul Valéry, dans son essai « Au sujet de la dictature » [1938], présente d'ailleurs l'État libéral comme le système qui exerce avec rigueur un contrôle sans précédent sur son peuple : « [J]amais le système général de l'existence n'a pesé si fortement sur les hommes, les réduisant par des horaires, par la puissance des moyens physiques que l'on fait agir sur les sens, par la hâte exigée, par l'imitation proposée, par l'abus de la "série", etc., à l'état de produit d'une certaine organisation qui tend à les rendre aussi semblables que possible jusque dans leurs goûts et leurs divertissements. » (*ibid.*, p. 88.)

22. L'authenticité de la pensée, concept central à la vision de Valéry, est donc radicalement à l'opposé des fiducies : elle renvoie à ce qui est le *propre* du sujet, à ce dont le sujet se porte garant (à ce qui n'est pas *partagé* ni relayé).

l'esclave de la modernité : il n'est point de progrès qui ne tourne à sa plus complète servitude. Le confort nous enchaîne²³ ». Le confort est en effet perçu comme le contraire du travail : produit d'une modernité caractérisée par la course aux innovations matérielles, il évoque une sorte de facilité que ne peut concevoir un esprit qui ne délaisse jamais son propre exercice. L'esprit « inactif » cesse effectivement d'interroger ses conditions d'existence, de (re)connaître sa puissance de transformation²⁴. Surtout, *sa valeur s'amoin*dit sur le « grand marché des affaires humaines », valeur qui dépend de l'opinion qu'a le monde sur elle²⁵. Le capital *Culture* diminue conséquemment, le nombre d'hommes sachant l'utiliser décroît²⁶ aussi, entraînant à son tour le déclin de la civilisation. Tout ce qui concerne l'esprit est donc profondément *politique* et a un impact direct sur la société et les conditions de vie de ses membres. Valéry conçoit ainsi la *pratique* de l'intelligence sous l'angle d'une éthique, voire d'une exigence ontologique. L'esprit doit se tenir à distance des *fictions partagées* (idéologies, mœurs, conventions; tout ce qui *fait système*) et s'arrimer à la connaissance authentique. Les premières lignes de *Regards sur le monde actuel et autres essais* constituent d'ailleurs une sorte d'avertissement : « Ce petit recueil se dédie de préférence aux personnes qui n'ont point de système et sont absentes des partis; qui sont libres encore de douter de ce qui est douteux et de ne point rejeter ce qui ne l'est pas²⁷. »

23. Paul Valéry, « Fluctuations sur la liberté » [1938], *ibid.*, p. 75.

24. Paul Valéry, « La Politique de l'esprit » [1932], *Œuvres I, op. cit.*, p. 1022.

25. Paul Valéry, « La liberté de l'esprit » [1939], *Regards sur le monde actuel et autres essais, op. cit.*, p. 211.

26. Nous manquons de temps, et surtout d'espace, pour évoquer sa conception « *économique* » de la littérature. Dans la première partie de « Fluctuations sur la liberté » [1938], il développe une réflexion sur la manière dont la culture participe à élever l'esprit et la société. « De quoi est composé ce capital *Culture ou Civilisation*? Il est d'abord constitué par des *choses*, des objets matériels — livres, tableaux, instruments, etc., qui ont leur durée probable, leur fragilité, leur précarité de choses. Mais ce matériel ne suffit pas. Pas plus qu'un lingot d'or, un hectare de bonne terre, ou une machine ne sont des capitaux, en l'absence d'hommes *qui en ont besoin et qui savent s'en servir*. Notez ces deux conditions » (*ibid.*, p. 222).

27. Paul Valéry, « Avant-propos » [1931], *op. cit.*, p. 9.

Le langage, système fiduciaire premier

La première fiction collective, le premier système fiduciaire auquel doit se mesurer l'individu est le langage. Forme et outil de la pensée, le langage est un système qui repose, à l'image de l'économie, sur la croyance qu'ont les sujets dans la valeur de ce *moyen d'échange*. Dans cette optique, le rapport qui s'établit entre l'être et le monde est imparfait puisque jamais précis, la croyance (l'instrument du pouvoir) interférant toujours. En avant-propos de *Regards sur le monde actuel et autres essais*, Paul Valéry affirme qu'il

n'a voulu que se rendre un peu plus nettes les notions qu'il avait reçues de tout le monde, et qui servent à tout le monde à penser aux groupes humains, à leurs relations réciproques et à leurs gênes mutuelles²⁸.

Comme l'a bien montré Michel Jarrety dans *Valéry devant la littérature*, le langage est, pour l'écrivain, composé de mots qui ne sont pas l'invention du sujet, qui lui existent préalablement et qui « signifient » déjà avant même qu'il les fasse siens; ils font écran entre la connaissance « vraie » et l'objet de la pensée²⁹. La pratique de la liberté exige que chacun et chacune s'approprient les mots et entament pour eux un travail de réflexion sur les signes qui désignent le monde; surtout, il faut absolument préciser ceux qui réfèrent à des concepts abstraits. Afin de préserver son essence, le sujet doit donc entreprendre seul de dégrossir le réel à la hache du langage. De cette façon, il peut montrer là où se loge le pouvoir : dans la croyance, qui enchaîne les esprits et les dépossède de leur authenticité. Il n'y a pas, pour Valéry, de *sens linguistique* qui soit *réellement* partagé : les mots sont toujours investis d'une mémoire qui leur donne une profondeur et une fonction *politique*. Ces mots dont le sens est considéré par tous et toutes comme allant de soi sont d'ailleurs les plus dangereux : ils sont ceux qui agissent le plus puissamment sur les hommes. Des signifiants comme « État »,

28. *Ibid.*, p. 9.

29. Michel Jarrety, *op. cit.*, p. 22. Voir à ce sujet tout le chapitre « Nominalisme et imaginaire ».

« nation », « peuple » appellent à croire en ce qu'ils semblent signifier alors que leur sens est mouvant selon le contexte et le locuteur. Ils nécessitent par conséquent un haut degré de confiance dont le corolaire est l'augmentation directe du potentiel de confusion. Dans « Notes sur la grandeur et la décadence de l'Europe », Valéry déplore sans détour que ce soit avec ces mots que les hommes et les femmes énoncent leur devenir.

Cette idée [de nation] nous est aussi familière dans l'usage et présente dans le sentiment qu'elle est complexe ou indéterminée devant la réflexion. Mais il en est ainsi de tous les mots de grande importance. Nous parlons facilement du droit, de la race, de la propriété. Mais qu'est-ce que le droit, la race, la propriété? Nous le savons et ne le savons pas³⁰!

Ces « mots de grande importance », fortement investis, sont considérés par l'écrivain comme des « symboles », des « indéfinissables » qui, s'ils s'inscrivent dans un raisonnement, ne peuvent, pour Valéry, en assurer la solidité. Afin de s'adresser à l'intellect de l'interlocuteur et non faire appel à sa crédulité, il faut privilégier au contraire des signes qui ont une « image mentale³¹ ». Ce n'est qu'avec eux que peut se réfléchir le réel dans ce qu'il possède de plus authentique. Or, la connaissance et la compréhension de soi et du réel ne se réalisent qu'à l'horizon de son impossible achèvement : les mots ne sont toujours qu'une « traduction » du langage intérieur³², ils accusent et rappellent l'irréductible fracture entre le sujet et le réel. Il s'agit toutefois de tendre, toujours, au plus grand savoir et à la plus grande précision possible. C'est à l'intérieur de cette distance que l'individu peut assurer sa souveraineté, produire le monde et le signifier pour lui-même; autrement, il se soumet à la croyance commune et aux institutions qui la produisent³³. À une

30. Paul Valéry, « Notes sur la grandeur et la décadence de l'Europe » [1927], *Regards sur le monde actuel et autres essais*, op. cit., p. 31.

31. Michel Jarrety, op. cit., p. 35.

32. *Ibid.*, p. 36. Dans son livre, Michel Jarrety consacre de nombreuses pages à expliquer la fraction irréversible entre le réel, le Sujet et le langage qui sous-tend la pensée valérienne.

33. C'est ce que Valéry nomme *fiducia*, soit « la passive acceptation de cette double domination des mots et des institutions » (Michel Jarrety, *ibid.*, p. 85.) Soulignons

méfiance envers le langage s'ajoute donc une éthique, essentielle pour comprendre la manière dont Valéry conçoit la littérature et sa place dans « l'économie de l'esprit ».

Visions de l'Homme et conflits d'images

Nous avons déjà évoqué les critiques qu'adresse le poète à la modernité, qui réduit sans cesse la liberté de l'esprit. L'Histoire fait également partie de ces fiduciaires, ces « systèmes effectifs » que dénonce Valéry. Il la définit comme « le produit le plus dangereux que la chimie de l'intelligence ait élaboré³⁴ ». Se posant comme récit unique sur le passé tout en se fondant essentiellement sur des *fictions* (des écrits), elle est une arme dont tous et toutes peuvent se servir et qui peut servir toutes les causes. « L'Histoire justifie ce que l'on veut », écrit Valéry dans son essai intitulé « De l'Histoire ». « Elle n'enseigne rigoureusement rien, car elle contient tout, et donne des exemples de tout³⁵. » Selon lui, l'histoire, telle qu'elle *se pratique* à son époque, ne permet aucune compréhension de l'évolution des sociétés; elle laisse dans les marges les transformations véritablement importantes, souterraines et dont les *événements* ne sont que les conséquences « apparentes ». L'historien tisse par conséquent la trame d'une époque de manière arbitraire, offrant, aux yeux de Valéry, *une* interprétation, une histoire parmi toutes les Histoires possibles; aussitôt publié, son travail se risque à être un argument malléable et caméléon mis à la disposition de tous. Pour Valéry, l'historien et la tireuse de cartes ont d'ailleurs la même crédibilité, à la différence que le premier a le loisir de dire ce qu'il veut sans danger d'être contredit : « l'historien fait pour le passé ce que la tireuse de cartes fait pour le futur. Mais la sorcière s'expose à une vérification et non l'historien³⁶ ». Le récit historique est ainsi au service de la sphère politique, qui sait tirer profit de l'autorité de son discours;

par ailleurs que Jarrety a intitulé son ouvrage *Valéry devant la littérature*, référant ainsi à ce concept de « distance nécessaire » par rapport à la littérature et au monde.

34. Paul Valéry, « De l'Histoire » [1928], *Regards sur le monde actuel et autres essais*, *op. cit.*, p. 35.

35. *Ibid.*, p. 35.

36. *Ibid.*, p. 35.

l'esprit libre ne peut dès lors que le considérer comme une force de transformation illégitime.

Le récit historique, bien qu'il soit de l'ordre du *probable*, sert en effet à justifier des décisions et à légitimer le pouvoir en place. À l'instar de l'Histoire, la politique est une fiducie que sous-tend une certaine vision de l'Homme. L'esprit politique introduit en effet de « la fausse monnaie intellectuelle », des notions historiques falsifiées; il construit des raisonnements spécieux³⁷ ». Il ne cesse d'ailleurs d'utiliser des mots chargés « qui ont plus de valeur que de sens », « qui ont fait tous les métiers » et qui sont aussi « propres aux analyses illusoire et aux subtilités infinies qu'aux fins de phrases qui déchainent le tonnerre³⁸ ». Ainsi, si l'historien ne se préoccupe guère de l'image de l'homme qu'il produit, il en est de même pour les hommes et les femmes politiques, obnubilés non par la liberté de l'esprit, mais par la conservation et l'exercice du pouvoir.

Toute politique, même la plus grossière, suppose une idée de l'homme, car il s'agit de disposer de lui et de s'en servir, et même de le servir. [...] Je me demande s'il en est un seul [homme politique] qui ait pris le temps et la peine d'y réfléchir profondément et je m'assure du contraire³⁹.

En cela, le monde politique est profondément dangereux pour le devenir de l'esprit : les décisions de ses acteurs et actrices s'appuient sur une idée de l'Homme, elle-même fondée sur l'Histoire et, en agissant, les politiques décident de ce qu'est l'individu (français, allemand, britannique, etc.). Reconnaître la légitimité d'une décision politique devient ainsi une manière d'attester que la conception de l'être humain qu'elle suppose est celle qui prévaut au sein d'un certain groupe d'hommes et de femmes. Les conflits politiques sont ainsi des conflits de « vision de l'homme » : plus le peuple fait consensus autour d'une idée de l'homme, plus elle lui apparaît légitime et plus le parti a de chances

37. Paul Valéry, « La liberté de l'esprit » [1939], *ibid.*, p. 227.

38. Paul Valéry, « Fluctuations sur la liberté » [1938], *ibid.*, p. 55.

39. *Ibid.*, p. 75.

de conserver le pouvoir. En fait, pour Valéry, la politique ruine la valeur de l'esprit. « Politique et liberté s'excluent, car *politique, c'est idoles*⁴⁰ », affirme l'écrivain dans « Fluctuations sur la liberté ». Étudier leurs relations dialectiques apparaît essentiel à Valéry, qui traite rarement de l'une sans convoquer l'autre.

En somme, qu'est-ce que la politique?... La politique consiste dans la volonté de conquête et de conservation du pouvoir; elle exige, par conséquent, une action de contrainte ou d'illusion sur les esprits, qui sont la matière de tout pouvoir⁴¹.

En effet, nous l'avons vu lorsque nous avons abordé la tension entre le sujet et le pouvoir dans le langage : la croyance limite la liberté au profit de l'accroissement d'un pouvoir qui n'est pas sien. La politique, chose impure puisque *puissance autre*, repose sur un *fonctionnement* similaire à celui du langage, mais plus radical, et rend très difficile l'exercice de la liberté. Se placer à l'écart du système politique et en révéler les conventions et les présupposés est la seule manière, pour Valéry, d'en comprendre la logique. Cette distance donne à voir toute la vacuité, toute l'indécence de la politique — ses jeux de pouvoir, son hypocrisie, ses contraintes — et amène par conséquent à lui refuser toute légitimité, rendant impossible le fait même d'y prendre part. Autrement dit, être libre et agir en politique consiste à nier ce que le système politique est vraiment (un système fiduciaire qui fait honte à l'Homme), ce qui implique de ne pas être vraiment libre. C'est ce qui fera dire à Valéry que

le pouvoir politique, toujours et nécessairement enchaîné à l'absurde et à l'immédiat, étant engagé dans une lutte perpétuelle pour l'existence, ne peut vivre que du sacrifice de l'intellect⁴².

Tout pouvoir politique gagne en effet à limiter ou à revoir à la baisse la valeur de l'esprit; il a d'autant plus de force lorsque peu d'esprits

40. *Ibid.*, p. 67.

41. Paul Valéry, « La liberté de l'esprit » [1939], *ibid.*, p. 227.

42. Paul Valéry, « Fonction et mystère de l'Académie » [1935], *ibid.*, p. 265.

s'intéressent à leur destin, et donc à leur propre liberté. Celle-ci se pose en « ennemie essentielle des partis » comme de « toute doctrine de possession de pouvoir⁴³ ». En tant qu'« esprit libre », Paul Valéry cherche en quelque sorte à décortiquer les *fraudes* de la politique envers l'esprit. L'écriture devient ainsi pour lui une manière d'agir contre la modernité et pour l'esprit.

Littérature et « recherche de vérité »

Les essais « quasi politiques » côtoient, dans l'œuvre de Valéry, d'autres textes du même genre traitant d'art, de littérature et de philosophie. Dans un article intitulé « Engagement pour l'Europe et littérature pure », Paola Cattani note à ce titre « qu'après 1924, cet auteur qui se dit voué à la poésie pure renverse le rapport quantitatif entre le nombre de ses essais littéraires et celui de ses écrits à sujet politique, au profit de ces derniers⁴⁴ ». Nous avons été tentées de nous expliquer le choix de ce genre littéraire. En effet, l'essai a ceci de particulier qu'il est une « forme en soi » dans laquelle la pensée s'incarne tout à fait. Nous avons étudié précédemment la fracture entre le réel et le langage, et la tentative de l'être à rechercher la connaissance la plus authentique et la plus précise possible. Or, l'essai accompagne cette quête en ce qu'il est une « recherche de vérité ». Georg Lukács, dans une très belle lettre adressée à Leo Popper et intitulée « Nature et forme de l'essai », tente de cerner les tenants et les aboutissants du genre en déterminant l'intensité de la relation entre l'essayiste, la vie et l'écriture. Pour lui, l'essayiste « qui est vraiment capable de se mettre en quête de la vérité atteindra au bout de son chemin le but qu'il n'a pas cherché, la vie⁴⁵ ». L'écrivain rend ainsi compte à la fois de son rapport, intime et mouvant, entre lui et ce dont il

43. Paul Valéry, « La liberté de l'esprit » [1939], *ibid.*, p. 227.

44. Paola Cattani, « Engagement pour l'Europe et littérature pure », Actes du colloque « Valéry et l'idée de littérature », *Fabula*, <http://www.fabula.org/colloques/document1420.php> (18 octobre 2012).

45. Georg Lukács, « Nature et forme de l'essai », traduit de l'allemand par Danielle Bohler et Frédéric Hartweg, François Dumont (éd.), *Approches de l'essai*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Visées critiques », 2003, p. 35.

parle, l'objet de son propos étant chaque fois la vie même. La pensée suit les modifications de ce rapport, tente d'approcher ce qui glisse entre les lignes, ce qui s'apparente au pressenti plutôt qu'au sensible. L'écriture de l'essai devient ainsi le lieu où se déploie la connaissance. « Une chose ne vaut que dans la mesure où elle échappe à l'expression. Il faut que tout ce que l'on peut en dire n'en puisse épuiser la notion⁴⁶ », écrit Paul Valéry. L'essai est ce lieu où s'exprime l'inquiétude de l'homme, espace où s'inscrivent les hésitations du sujet quant à la vérité des choses. « Je ne dis point que j'aie raison : ce qui n'aurait, du reste, aucun sens », écrit-il éloquemment dans « Pensée et art français⁴⁷ », exprimant ainsi la conscience qu'il a des limites de sa propre connaissance de même que ses réticences à commenter l'époque⁴⁸. Qu'il s'agisse d'un dialogue fictif, d'une mise en abyme de l'essayiste et de l'homme auquel il s' imagine (peut-être) parler⁴⁹; la convocation d'un personnage étranger (le Chinois du « Yalou ») ou mythique (Méphistophélès dans « Notre destin et les lettres »), Paul Valéry cherche à *montrer* par l'écriture un réel vécu et pensé. L'essayiste agit ainsi en « éclairateur », montrant, à la lumière d'un langage qui se refuse à obscurcir le rapport entre les choses, là où la vie s'incarne. L'essai résiste par conséquent au désordre du monde : il donne l'espace nécessaire à l'Esprit pour se déployer, remonter le sens d'un concept, d'un événement; il donne le temps à l'écrivain de soumettre des questions à l'esprit, de (re)faire le chemin du *pressenti* au *su*. Puisque le pouvoir s'établit sur la croyance et la confusion, l'écriture, par sa recherche de connaissance, devient en soi un refus du pouvoir⁵⁰. La recherche d'une victoire du pur (la connaissance) contre l'impur (la confusion, la croyance) travaille par conséquent le texte. La gratuité de l'écriture littéraire, qui élève l'homme et le rend digne de l'être, est

46. Paul Valéry, « Fonction et mystère de l'Académie » [1935], *Regards sur le monde actuel et autres essais*, *op. cit.*, p. 264.

47. Paul Valéry, « Pensée et art français » [1939], *ibid.*, p. 180.

48. « Je m'oblige à ne pas me prononcer sur les grandes énigmes que nous propose l'ère moderne. Je vois qu'elle soumet nos esprits à des épreuves inouïes » (Paul Valéry, *Le Bilan de l'intelligence*, *op. cit.*, p. 58).

49. Voir entre autres Paul Valéry, « Fluctuations sur la liberté » [1938], *Regards sur le monde actuel et autres essais*, *op. cit.*, p. 72-74.

50. Paul Valéry, « La Politique de l'esprit » [1932], *Œuvres I*, *op. cit.*, p. 1033.

en quelque sorte en lutte contre le coût élevé de la croyance. L'essai est ainsi en porte-à-faux de la modernité, du « capitalisme des idées » comme du « travaillisme des esprits⁵¹ ».

Selon Valéry, la littérature « n'est et ne peut être qu'une exploitation de quelques-unes des propriétés du langage⁵² ». Michel Jarrety, qui a étudié en profondeur la conception valéryenne de la littérature, précise que, pour le poète, le lecteur doit pouvoir « construire à partir de l'oeuvre (faire usage de son Esprit), non se laisser absorber par sa structure⁵³ ». En ce sens, Valéry veut, comme l'« artiste de l'Arabesque », non pas « songe[r] à *rappeler* quoi que ce soit », mais bien « APPELER QUELQUE CHOSE⁵⁴ »; non pas imposer une vision du monde, mais plutôt convoquer la liberté du lecteur. Si cette réflexion a quelque chose de sartrien, il reste qu'entre Valéry et Sartre, et entre Valéry et les *Temps modernes*, les différends idéologiques sont nombreux, à propos de l'engagement de la littérature au premier chef⁵⁵. Pour le poète de *La Jeune Parque*, si on considère la littérature « comme un moyen d'action sur un très grand nombre d'inconnus, une entreprise en vue d'avantages qui dépendent entièrement de l'opinion générale et immédiate⁵⁶ », l'engagement est possible. Or, cette conception repose nécessairement sur des bases fallacieuses : la littérature engagée fait appel à la croyance et à la confiance du lecteur, à sa crédulité; elle

51. Paul Valéry, *Le Bilan de l'intelligence*, *op. cit.*, p. 20.

52. Paul Valéry, « Pensée et art français » [1939], *Regards sur le monde actuel et autres essais*, *op. cit.*, p. 175.

53. Michel Jarrety, *op. cit.*, p. 213.

54. Paul Valéry, « Orientem Versus » [1938], *op. cit.*, p. 167.

55. Dans une entrevue accordée à Marcel Sauvage de *L'Intransigeant* en 1939, l'écrivain offre sa *définition* de ce qu'est l'intellectuel : « Je me refuse aux groupes, à tous les groupements qui sont par eux-mêmes la contradiction de l'intellectuel. Je ne signe pas de manifeste... Je ne fais pas de politique. Pour moi, l'intellectuel est toujours un solitaire dont la fonction — quel que soit le métier — est d'accroître le capital des choses de l'esprit » (« Défendre le capital intellectuel. M. Paul Valéry nous parle de la force morale et des instincts collectifs de la nation », cité dans Guy Thuillier, « Paul Valéry et la politique. VII. 1936-1939 », *La Revue administrative*, vol. 17, n° 98, mars-avril 1964, p. 126).

56. Paul Valéry, « Réponse à une enquête (sur la chose littéraire et la chose pratique) », *Œuvres I*, *op. cit.*, p. 1149.

veut le faire agir non suivant sa propre pensée, mais celle d'un autre. L'engagement cautionne en quelque sorte le même type de pouvoir que la politique et véhicule une image de l'homme qui l'appelle non à s'élever, mais à rester au plus près des fiducies. S'engager, c'est en effet arrimer la littérature — production de l'esprit qui renvoie l'homme à sa liberté — au système politique, profondément contraignant et malhonnête, travaillant toujours *contre* l'esprit. Nous l'avons vu, Valéry observe avec la modernité une nouvelle ère commencer, où l'ordre, ce qui était connu et considéré comme immuable, paraît s'effondrer⁵⁷. La littérature est le meilleur moyen pour assurer à la société une pérennité : elle forme des esprits vifs et vigilants, libres. C'est en quelque sorte envers eux, qu'il s'« engage » lorsqu'il écrit les essais, les conférences et les préfaces qui composent *Regards sur le monde actuel et autres essais*. Il s'engage au nom de son *idole* l'Intellect⁵⁸ dans la volonté que les autres fassent de même envers celui-ci. Conscient de son appartenance à la communauté humaine et à sa patrie, Valéry y est donc profondément enraciné. Son *engagement*, en ce sens, se rapproche de celui des Anciens, que définit Hannah Arendt dans « Qu'est-ce que l'autorité? ».

Au cœur de la politique romaine, depuis le début de la république jusqu'à la fin de l'ère impériale, se tient la conviction du caractère sacré de la fondation, au sens où une fois que quelque chose a été fondé, il demeure une obligation pour toutes les générations futures. S'engager

57. « Mais nous sommes dans une époque prodigieuse où les idées les plus accréditées et qui semblaient les plus incontestables se sont vues attaquées, contredites, surprises et dissociées par les *faits*, à ce point que nous assistons à présent à une sorte de faillite de l'imagination et de déchéance de l'entendement, incapables que nous sommes de nous former une représentation homogène du monde qui comprenne toutes les données anciennes et nouvelles de l'expérience » (Paul Valéry, « Hypothèse » [1929], *Regards sur le monde actuel et autres essais*, *op. cit.*, p. 46).

58. À ce titre, Valéry écrit dans « La Crise de l'Esprit » [1919] que « les choses ne [l]'intéressent que sous le rapport de l'intellect; tout par rapport à l'intellect. Bacon dirait que cet intellect est une *Idole*. J'y consens, mais je n'en ai pas trouvé de meilleure » (*Œuvres I*, *op. cit.*, p. 994).

dans la politique voulait dire d'abord et avant tout conserver la fondation de la cité de Rome⁵⁹.

Bien sûr, le poète du *Cimetière marin* ne « s'engage pas en politique⁶⁰ ». Mais, puisque la politique est par essence superficielle, instable et qu'elle s'oppose à la durée, il est possible de penser que cette « conservation de la fondation de la Cité » soit non l'affaire des politiques, mais plutôt une « mission » qui doit être assumée par ceux qui restent, dont la parole résiste au temps : les écrivains, les poètes, les hommes de lettres qui par leur regard critique sur le monde et l'art désignent aussi le lieu d'où ils parlent (le lieu de l'enracinement). Ils resteront peut-être dans la Tour d'ivoire, le seul lieu, pour Valéry, que peut habiter l'homme qui a le sens de la vraie valeur des choses⁶¹. Cependant, cela n'est pas seulement « négatif » : à l'écart du monde, l'écrivain peut, « sans rien perdre de soi-même », rechercher l'idéal qui puisse guider les hommes⁶². En écrivant, il détermine l'horizon vers lequel tendre, celui d'une liberté toujours plus grande pour l'homme, liberté d'esprit qui est aussi « fuite » de l'Esprit hors des systèmes. Appeler l'homme à s'élever est ainsi pour Valéry le plus grand acte de liberté et de respect envers l'homme et

59. Hannah Arendt, « Qu'est-ce que l'autorité? », *La crise de la culture*, traduit de l'anglais sous la direction de Patrick Lévy, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2011 [1972], p. 159.

60. L'Affaire Dreyfus est toutefois une exception : Valéry se place d'emblée du côté des antidreyfusards. Dans sa biographie du poète, Michel Jarrety note que, comme beaucoup d'autres à l'époque, « il accepte un déni de justice au nom de la raison d'État » (*Paul Valéry*, Paris, Fayard, 2008, p. 244). En 1898, Valéry prend publiquement position : il signe les listes publiées par *La Libre Parole* et verse même une somme de vingt francs en appui à la veuve du Colonel Henry. Cette souscription sera le « seul acte vraiment militant de son existence » (*ibid.*, p. 245). Jarrety note à juste titre que cet épisode est tout à fait étonnant et entre fortement en contradiction avec l'éthique de Valéry.

61. « La politique nous amène à "consommer chaque jour le sacrifice de l'intellect"; et tout ceci pour la conquête et la conservation d'un "pouvoir" dont la possession sera, dans tous les cas, une *expérience de l'impuissance*; alors on trouvera qu'un homme soucieux de vraie valeur ne se mêle pas des événements, et qu'il faut s'enfermer dans la Tour d'ivoire » (Paul Valéry, « Réponse à une enquête [sur la chose littéraire et la chose pratique] » [1933], *Œuvres I, op. cit.*, p. 1150).

62. *Ibid.*, p. 1150.

la femme que peut un écrivain. Pour le poète, engager la littérature, faire appel à la croyance, relève par conséquent de la plus complète impossibilité.

Paul Valéry est pour certains de ses contemporains un homme d'un autre siècle : à défendre la « poésie pure », il reconduit pour plusieurs la fracture entre la littérature et le monde et privilégie un élitisme de la littérature. À une époque où la montée des fascismes polarise le champ littéraire français et impose à ses acteurs l'impératif de « choisir leur camp », le choix que fait Valéry d'une politique de l'Esprit n'échappe pas aux critiques. Or, son refus de tout engagement partisan est loin de s'accompagner d'un retrait des affaires publiques : à compter de 1925, il sera par exemple fort actif à la Société des nations, au sein de la sous-commission des Lettres et des Arts notamment⁶³. C'est donc juger rapidement que de l'accuser d'être un intellectuel froid vivant en marge du monde. Nous convenons qu'il pose entre le monde et lui une distance nécessaire et irréductible. Toutefois, c'est au nom d'une indépendance d'esprit à laquelle il tient farouchement qu'il entretient une distance avec cette société qui le dérouté. Cet idéal le pousse à adopter une éthique rigide qui n'exclut pas une grande sensibilité aux tourments que vivent les hommes et les femmes. En effet, cette « orageuse atmosphère qui nous fait respirer l'inquiétude », comme l'écrit Valéry à l'aube de la Deuxième Guerre mondiale, traverse la plupart des textes de *Regards sur le monde actuel et autres essais*. Le désarroi imprègne « La Crise de l'Esprit » et son célèbre incipit : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles⁶⁴. »

63. La sous-commission est une branche de la Commission internationale de coopération intellectuelle de la Société des Nations. Elle devient un comité permanent en 1931. A l'initiative de Valéry, ce comité « se consacr[e] entièrement à l'organisation d'Entretiens et de Correspondances entre les hommes de pensée des différents pays du monde » (Victor-Yves Ghebali, « Paul Valéry et l'œcumène politique. Regards sur une pensée unitaire en mille morceaux », Huguette Laurenti (dir.), *Paul Valéry 7. Valéry et le « monde actuel »*, Paris, *Lettres modernes*, coll. « La revue des lettres modernes », 1993, p. 42). Voir également à ce sujet l'article de Michel Jarrety, « Paul Valéry et la politique », *Commentaire*, vol. 32, n° 128, hiver 2009-2010, p. 901-909.

64. Paul Valéry, « La Crise de l'Esprit » [1919], *Œuvres I, op. cit.*, p. 988.

Être tout à fait en situation dans le monde consisterait à se placer soi-même en danger et à donner à la société une trop grande emprise sur son esprit. Refusant radicalement tous les systèmes, Valéry peut être considéré à certains égards comme un anarchiste, « observateur qui voit ce qu'il voit et non ce qu'il est d'usage que l'on voie⁶⁵ ». Il y a là l'essence de ce que nous avons tenté de démontrer au fil de ces pages : le refus de la croyance et de la confiance, l'appel à la liberté et à l'exercice singulier de la pensée, la recherche de clarté et de précision sur ce que les choses sont réellement. L'essai, par sa forme, rend compte du désir de vérité de Valéry et de sa foi profonde en l'humain : l'écriture de l'essai devient une manière d'exhorter le sujet à « préserver sa lucidité⁶⁶ ». Privilégiant l'analyse du présent à celle du passé, appelant à construire plutôt qu'à reconstruire, Valéry invite la pensée à s'extirper de la croyance pour goûter l'infini de ses possibilités, à l'image de racines prenant la mesure du sol.

65. Paul Valéry, *Les principes d'an-archie pure et appliquée suivi de Paul Valéry et la politique par François Valéry*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1984, p. 19.

66. Paul Valéry, « Respirer » [1944], *Regards sur le monde actuel et autres essais*, *op. cit.*, p. 304.